

LE BANDIT QUI NE POUVAIT PAS S'EMPÊCHER DE SE FAIRE VOIR

♦ Dans nos travaux de collecte sur le bandit **Jules MIGNON** (1844 - ?) qui a sévi en civraisien jusqu'en 1879, date à laquelle il a été envoyé au bagne à Nouméa, dont il est signalé évadé en 1884, et dont on perd la trace à cette époque, nous tombons sur une séquence narrative intéressante:



Mignon est assis dans une auberge, à boire seul à une table; à une autre table, deux gendarmes discutent vivement...qu'ils en ont assez de courir après Mignon qui leur échappe toujours, mais qu'ils vont bientôt finir par l'attraper...En écoutant ces propos, Mignon se lève et déclare théâtralement: « Vous cherchez Mignon ? Le voilà, c'est moi ! »...Et, profitant de la surprise des gendarmes, il prend tranquillement la porte et disparaît dans la nuit.

♦ On trouve cette même séquence, quasi mot pour mot, dans l'évocation de la vie d'un autre bandit historiquement et géographiquement proche: **Victor MORNAC** (1802– condamné au bagne en 1852, mort en captivité, sans précision de date)

« Une autre fois, tandis que deux gendarmes se rafraîchissaient à l'auberge de la Mort-Raynaud, ayant délogé Mornac que la femme Ondet avait eu le temps de prévenir, celui-ci scia aux trois-quarts les sangles des chevaux laissés devant la maison. Puis, il entra par la porte du débit, en criant: « Vous cherchez Mornac ?...Le voici ! »

Cette façon de « coucou » rend les gendarmes furieux. Déjà leur homme est à cinquante pas sur la route et qui ricane. Ils sautent à cheval, et les selles tournent, les déposant sur le dos, tandis que le drôle gagne les bois, après une dernière insolence...par gestes. »

MORNAC, la terreur des montagnes d'Auvergne, procès criminels 1826-1852,
Par le Dr Pierre BALME
Revue bimestrielle « Auvergne » - 1944

♦ Même scène dans l'évocation de la courte vie de **Joaquim MURIETA** (1829-1853), bandit mexicain de l'époque de la Ruée vers l'Or, dont l'existence reste incertaine, et qui aurait inspiré le personnage de Zorro.

« Alors qu'il s'était installé à une table de *monte*, où il avait, insouciant, misé un dollar ou deux pour passer le temps, il dressa soudain l'oreille. Son nom venait d'être distinctement prononcé, juste en face de lui, de l'autre côté de la table. Il leva les yeux et aperçut trois ou quatre américains plongés dans une conversation passablement bruyante et très sérieuse dont le sujet n'était autre que Joaquim lui-même. L'un des américains - un grand gaillard armé d'un revolver— était en train de remarquer qu'il aimerait bien au moins une fois dans sa vie croiser Joaquim, « pour le tuer, sans plus hésiter que s'il s'agissait d'un serpent ».

Le bandit téméraire, à ces mots, bondit sur la table de *monte*, au vu et au su de tous les clients du saloon et, dégainant son six-coups, s'écria:

« Joaquim, c'est moi. Tire donc, je suis ton homme! »

Geste si soudain, si surprenant que tous se mirent à trembler devant lui; au beau milieu de la consternation et du désordre qui s'ensuivit, Joaquim remonta le col de son manteau et sortit sans être inquiété. »

La Ballade de Joaquim MURIETA, bandit mexicain
Par John Rollin Ridge (Yellow Bird) - Anacharsis éditions 2017

Il est fort probable qu'on puisse retrouver ce récit « promeneur » appliqué à la vie d'autres bandits de la mémoire populaire; en tout cas, on peut noter dans les trois cas cités ici des motifs invariants: Le bandit recherché / Ses poursuivants attirés (gendarmes - américains) / La rencontre fortuite à l'auberge - saloon / Les propos des poursuivants et leur ignorance de la présence du bandit/ Le désir impérieux du bandit de se révéler à ses ennemis, avec « panache » / la sortie tranquille et la disparition dans la nuit, dans les bois...Rien ne se perd